

Si j'étais entraîneur de foot, j'irais voir les tournois de judo

Si j'étais un photographe, je m'inscrirais pour les prochains championnats vaudois de judo et je passerais ma journée à photographier les nœuds, rien que les nœuds, des ceintures des enfants présents. J'étais à Epalinges dimanche pour ce grand rendez-vous et c'est la première chose qui m'a frappé: les nœuds des ceintures. Il y avait le nœud qui tient quatre secondes; le nœud qui résiste longtemps mais fait comme une montagne de tissu sur le nombril du même; le nœud qui se promène dans le dos; le nœud qui ne tient pas du tout le judo-gi (c'est la chemise du judoka, m'a dit ma collègue Annick), et laisse vite apparaître les torsos de poulets des



petits combattants. La ceinture indomptable, la ceinture en balade, la ceinture mouillée par les larmes, ou chiffonnée par la colère de celui qui jamais n'arrive à la ramener à son vrai rôle de ceinture: un vrai poème, tout cela. Un poème sur l'enfance et ses jolis désordres qui rappellent que l'apprentissage est long, qu'il faut faire et refaire, mais que

tout est possible. Car j'ai vu aussi des nœuds parfaits et des vestes demeurer fermées même dans les duels les plus coriaces.

Cela dit, si j'étais un entraîneur de jeunes footballeurs, j'accompagnerais le photographe. J'irais observer, écouter, entendre, retenir ce qui se fait et ce qui se dit. Je me ferais ombre des moniteurs et entraîneurs, des arbitres, qui sont les détenteurs de l'autorité et du savoir dans ce monde d'apprentis. Si j'étais entraîneur de football, j'admèrerais cette façon qu'ils ont de parler tranquillement, à voix douce, mais ferme, ou ferme, mais douce, aux enfants. Cette façon, lorsque le combat est suspendu pendant quelques secondes, d'expliquer, d'infor-

mer, de corriger, de transmettre la connaissance. Cette façon de prendre par l'épaule, d'un geste qui n'est ni celui du père ni celui de l'instituteur, mais d'un homme extérieur qui sait d'autres choses que le père ou l'instituteur. Et en même temps cette façon d'être vraiment, sincèrement, complètement, dans le même monde que le petit judoka.

Après une journée ainsi passée à observer, à prendre des notes, à demander des explications, à capter tous ces murmures fertiles, je retournerais à mon banc d'entraîneur de football. Et, pour le printemps qui revient, pour les matches à venir, je ferais les choses autrement. Je ne hurlerais plus mes consignes pendant le jeu, je les donnerais

avant le match, à la mi-temps, et à la fin. Je transmettrais de la tranquillité, de la sérénité, plutôt que de la fébrilité. J'interdirais le geste interdit. Je rassurerais mes joueurs en leur enseignant le bonheur du geste juste, la saveur du projet collectif, plutôt que le seul goût de gagner, sans pourtant le bannir. Mais en le ramenant à sa juste place. Je serais regardé comme un animal curieux par mes collègues entraîneurs qui ne comprendraient pas pourquoi, au bord des terrains, je remplacerais peu à peu le cri par le murmure, l'engueulade par le conseil. Ils ne me comprendraient pas jusqu'au jour où ils accepteraient de m'accompagner à un grand rendez-vous de judo.

Article du quotidien 24 Heures du 11 mars